

aux femmes un talent quelconque : on ne vit pas seulement de pain ; il faut se préparer pour les heures de loisir une occupation qui soit en même temps un plaisir, et qui puisse élever l'âme au-dessus des réalités tristes ou mesquines ; c'est pour cela que je conseille des études sérieuses et rationnelles à Aline ; elle a choisi la musique : on ne peut revenir sur cette décision ; mais j'aurais préféré qu'elle donnât au dessin les heures qu'elle consacre au piano. Cette préférence est basée sur les raisons nombreuses qui ont présidé à la direction de votre éducation. Je me suis dit, ma chère Héène, que la musique n'était pas une ressource pour tous les âges ni pour toutes les situations d'esprit, qu'elle exigeait des études non-seulement fort longues, mais encore incessantes ; car, pour peu que l'on néglige pendant quelques mois d'exercer et d'assouplir ses doigts, on perd tout le fruit des travaux ingrats que l'on a faits. De plus, il est moins difficile d'emporter avec soi une boîte de crayons qu'un piano. Enfin, le cas échéant, il est plus agréable d'utiliser ses talents comme *dessinatrice* que comme maîtresse de musique. Lors même que l'on serait certain d'avoir toujours un piano auprès de soi, et de ne jamais connaître la nécessité d'en faire un moyen d'existence, il reste encore une objection à faire en faveur de mon système : la musique peut devenir insupportable à ceux qui l'aiment le plus, et je devrais dire, *surtout* à ceux qui l'aiment le plus ; elle a pour effet de surexciter la sensibilité en nous, et quelquefois, à la suite de commotions douloureuses, les nerfs ne peuvent plus supporter cet effet. La musique est une source de jouissances élevées ; mais, quand la douleur vient nous frapper, nous écartons avec effroi ces combinaisons mystérieuses de sons qui émotionnent rouvrir nos plaies et réveiller en nous les émotions qu'il est dangereux de raviver ; en un mot, la musique est un plaisir tant que nous sommes heureuses, ou à peu près : elle ne peut jamais être une consolation quand nous sommes affligées. Il faut avoir l'esprit et le cœur libres pour continuer les exercices indispensables à la souplesse des doigts ; par conséquent le talent musical est en danger de disparaître après quelques chagrins.

Il n'en est pas de même de l'étude du dessin : là tout est plaisir, même le travail, car cette étude occupe l'esprit plus encore que la main ; ce travail est à lui seul une consolation, qui fait diversion et détourne la pensée des souvenirs pénibles auxquels elle se blesse avec un acharnement impitoyable. Or, le plus puissant remède que Dieu ait accordé à la douleur, c'est le travail ; il est saint autant que la prière, et l'on chercherait vainement en dehors de lui un adoucissement aux peines de l'existence. Voilà pourquoi, ma chère Hélène, vous n'êtes pas une pianiste de *salon* ; voilà pourquoi, après vous

avoir donné une éducation musicale suffisante pour que vous ne soyez pas privée du sens qui vous fera apprécier les chefs-d'œuvre des grands musiciens, j'ai voulu que vous pussiez dessiner le joli paysage placé au-dessus de mon bureau et portant la date de mon jour de naissance. Vous avez consacré plus de temps à l'étude du dessin qu'à celle du piano, et j'ai l'intime conviction que vous ne m'adresserez jamais de reproche sur l'emploi des années durant lesquelles vous avez été mon plus cher souci et ma plus douce joie.

Je pense qu'Aline est une jeune fille bien élevée ; et la raison qui affermit en moi cette conviction se trouve justement dans la modestie qui la fait recourir à mes avis. Elle ne court pas le risque, je l'espère fermement, de devenir une de ces petites personnes pleines d'assurance, tranchant sur toutes les questions, se mêlant à toutes les conversations, de peur de sembler ignorantes ou niaises, et préparant au monde cet être désagréable qu'on appelle une femme mal élevée. La femme mal élevée est à la fois familière et hautaine ; elle prétend imposer son opinion à tout le monde, et la plus simple discussion aboutit, grâce à elle, aux personnalités désobligeantes ; elle inflige les démentis les plus impolis, parfois les plus ridicules, et chacune de ses paroles lui en attirerait qui seraient plus motivés que les siens si l'on n'était pas mieux élevé qu'elle. La vanité a placé sur son entendement un bandeau qui ne s'écarte jamais, et elle marche en aveugle, heurtant les convenances, blessant tous ceux qu'elle rencontre, et faisant le vide autour d'elle par son outrecuidance et son aplomb ; ce que le monde pardonne le moins, c'est en effet l'amour-propre, qui prétend morigéner, redresser, éclairer les autres, et n'a point d'autre origine que l'admiration que l'on professe pour soi-même. Or, la conséquence naturelle de cette admiration est le dédain que l'on ne sait ou que l'on ne veut pas cacher ; et comme l'amour-propre est le plus universel et le plus susceptible de tous, les sentiments, les personnes pénétrées de leur importance ont plus d'ennemis que les personnes méchantes. On pardonne aisément à ceux qui ont lésé des intérêts matériels, qui, par leurs paroles, leur actions, ont causé un tort réel ; mais on ne pardonne pas à l'attitude superbe de ceux qui semblent dire à tout le monde : *Je mérite l'admiration de tous, et je ne vois personne dont la supériorité puisse être comparée à ma propre supériorité !*

La femme mal élevée a tous les genres de prétentions. Dans un salon, elle voudra diriger, conseiller tout le monde ; elle exprimera tout haut sa désapprobation, elle blâmera la coiffure, la robe d'une autre femme, et toutes ses paroles seront marquées au coin d'une humeur dominatrice et absolue, dépourvue de bon goût ; le blâme ne